

Interview

Je suis un écrivain, un point c'est tout

Claude Grégoire

Number 78, Summer 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44700ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Grégoire, C. (1990). Interview : je suis un écrivain, un point c'est tout. *Québec français*, (78), 63–64.

INTERVIEW

François Barcelo

Je suis un écrivain, un point c'est tout

Propos recueillis par
Claude GRÉGOIRE

Qu'est-ce qui explique votre production abondante et tardive ?

J'ai commencé à écrire plus ou moins sérieusement à l'âge de quatorze ans. Entre quinze et dix-huit ans, j'ai remporté à trois reprises des prix au Concours des jeunes auteurs, de Radio-Canada. En plus des nouvelles dans les *Écrits du Canada français*, j'ai vendu, à vingt ans, une nouvelle à *Châtelaine*, pour quatre cents dollars, ce qui était toute une somme en 1961. J'ai eu, cette année-là encore, deux romans en finale du prix du Cercle du livre de France. Bref, je fus jadis un jeune écrivain prolifique et sans doute prometteur. Mais, à vingt-deux ans, je suis devenu rédacteur publicitaire dans une grande agence. Pendant les quinze années qui suivirent, j'eus aussi peu envie de me mettre à écrire de la littérature en rentrant chez moi qu'un facteur peut avoir le goût d'une promenade à pied après sa journée de travail. Puis, à l'approche de la quarantaine, j'ai fini par me rendre compte de la futilité et surtout du caractère éphémère de ce métier. Et je me suis remis à écrire — d'abord *Agénor*, *Agénor*, *Agénor et Agénor*, puis les cinq autres romans qui ont suivi. Même si j'ai récemment abandonné la rédaction publicitaire, j'ai gardé de ce métier un rythme de travail qui me permettrait aisément d'écrire une demi-douzaine de romans par année, maintenant que je ne fais que cela.

Le caractère humoristique et grave de vos romans est apparu jusqu'ici comme un des signes distinctifs de votre œuvre. Avez-vous déjà songé à écrire ou même entrepris la rédaction d'un roman d'où l'humour serait absent ?

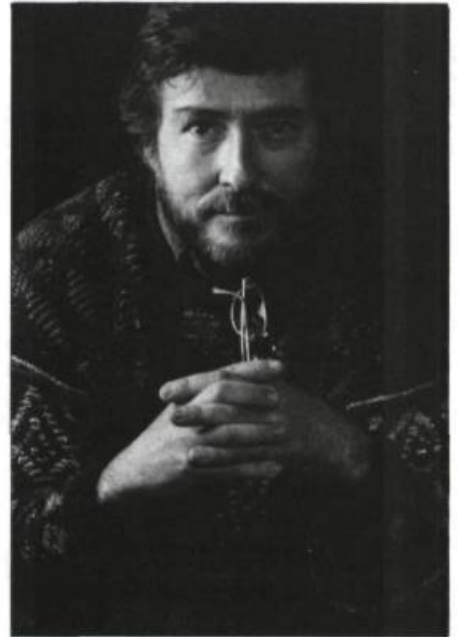
Le propos de mes livres est toujours tout à fait sérieux. Je parle contre la guerre, contre la dépendance des peuples, contre toutes les formes d'injus-

tice. Je ne suis donc pas un humoriste comme Pierre Daninos ou Serge Grenier, dont le seul but est de faire rire. Par contre, je suis incapable de parler de choses graves sans un minimum d'ironie. Parfois, je le reconnais, cette ironie est involontaire. Il m'arrive d'écrire tout à fait sérieusement des chapitres hautement dramatiques. Ce n'est qu'en me relisant que je m'aperçois que je fais rire et non pleurer. Bref, je n'écris jamais pour faire rire. Pour divertir, peut-être, à condition qu'on se donne aussi la peine de réfléchir un peu. Si on ne fait que rire, tant pis — je ne vais pas pleurer pour si peu.

Au début des années quatre-vingt, vous affirmiez travailler à la rédaction d'un roman d'au moins mille pages sur la recréation du monde. S'agissait-il de la série *Agénor* ou est-ce un autre projet ?

Non, la série des «*Agénor*» (*Agénor*, *Agénor*, *Agénor et Agénor*, *la Tribu et Ville-Dieu*) était terminée lorsque j'ai fait cette déclaration. Je parlais de *Aaa*, *Aâh*, *Ha* ou *les Amours malaisées*, qui n'a finalement pas fait plus de trois cents pages. La recréation du monde que j'y ai tentée a, d'une certaine façon, lamentablement échoué. Je me proposais d'écrire ce livre de la même manière que Dieu s'y serait pris pour inspirer la Bible : en créant un monde à partir de rien. Le problème, c'est que plus je m'efforçais d'inventer trois peuples sans aucun rapport avec la réalité, plus je m'apercevais que les trois peuples que je décrivais étaient autant de visages du peuple québécois — à la fois bête et méchant, généreux et ouvert au monde, sectaire et perfectionniste. Quoi qu'on puisse penser, mon travail d'écrivain est toujours très près de la réalité.

Vos premières œuvres, d'*Agénor*... aux *Amours malaisées*, en plus d'être classées dans le genre humoristi-



Gaétan Laporte

que, ont été annexées à la science-fiction et au fantastique. Cela vous dérange-t-il tellement d'être considéré comme un auteur de SF ?

Il y a de tout dans mes livres : de l'aventure, de l'érotisme, du picaresque, du policier, du suspense, de l'humour. Jamais personne n'a songé à m'identifier à un de ces genres. Seuls les gens de la SF et du fantastique ont essayé — gentiment sans doute — de me récupérer. Mais, à l'exception de deux ou trois nouvelles qui m'ont été cordialement commandées par des éditeurs de SF ou de fantastique, je n'ai jamais décidé d'écrire quoi que ce soit qui appartint à des genres. Oui, dans *Agénor*..., il y a un extraterrestre. Mais il n'a aucun attribut extraordinaire — c'est même le plus banal des extraterrestres auxquels on puisse rêver. En fait, sa biographie — dans le chapitre «*Histoire d'Agénor*» — est la mienne, à peine déguisée. Mon flirt avec le fantastique est tout aussi artificiel. Ainsi, dans ma nouvelle «*L'Homme qui faisait arrêter les trains*», publiée dans le collectif *Dix contes et nouvelles fantastiques*, je ne sais pas moi-même si l'homme faisait ou non arrêter les trains. Souvent, j'ai utilisé des éléments de SF ou de fantastique dans le seul but de dire au lecteur ou à la lectrice : attention, ce n'est pas une vraie histoire que je raconte, c'est tout simplement une histoire que j'ai inventée et les gens dont il est question ici ne sont pas tout à fait des Québécois ou même des

Terriens. C'est pour cette raison, d'ailleurs, que j'ai préféré parler des Zanglais ou de Ville-Dieu alors qu'il était facile de deviner de quel peuple ou de quelle ville il était question. Je m'inspire de la réalité, mais je me réserve le droit de la transformer à ma guise. Et si je déteste qu'on m'identifie à la SF ou au fantastique, c'est surtout parce que c'est très réducteur. Je suis un écrivain, un point c'est tout. À ce titre, je me sens plus près du poète qui se dit écrivain que du romancier qui se dit auteur de science-fiction.

Pourquoi êtes-vous passé, dans votre œuvre romanesque, de la représentation de mondes imaginaires à celle d'un monde réaliste ?

Il s'est produit un changement important dans ma vie entre la parution de mes quatre premiers romans et celle du cinquième : j'ai pris ma retraite de la publicité, en août 1988. Depuis presque deux ans, je n'ai rien d'autre à faire qu'écrire des romans. Auparavant, lorsque mes romans n'étaient qu'une activité à temps partiel, je me sentais forcé, chaque fois que j'en commençais un, d'écrire le meilleur livre jamais écrit. Cela me poussait à donner beaucoup d'ampleur à mes romans — des dizaines de personnages principaux et des milliers de figurants. Maintenant, lorsque me vient l'idée d'un petit roman tranquille — comme *Nulle part au Texas* — je peux me permettre de l'écrire même si ce n'est pas un « grand roman », puisque quelques mois plus tard, j'écrirai autre chose. Peut-être aussi, avec le temps et l'âge, suis-je devenu moins ambitieux. Aucun de mes romans ne m'a encore rapporté plus de deux mille dollars. Si je n'ai aucune difficulté à être publié (je suppose que les éditeurs, s'il ne font pas beaucoup de sous avec moi, n'en perdent pas beaucoup non plus), je sais que mes romans ne me font pas vivre et je me suis arrangé pour ne pas avoir à compter sur eux. J'écris donc de plus en plus parce que ça me plaît et, s'il me plaît d'écrire un petit roman au lieu d'un grand, je l'écris sans remords. Mais il n'est pas tout à fait exact que mes romans soient main-

tenant moins complexes. Dans *les Plaines à l'envers*, par exemple, il y a deux personnages centraux, qui représentent deux mondes différents : l'écrivain et le soldat. La métaphore de départ semble aussi avoir échappé à tous les critiques que j'ai lus pour l'instant : les deux scénaristes qui essaient d'écrire un scénario sur la bataille des Plaines d'Abraham sont un symbole des deux solitudes qui essaient de fonder un pays impossible. On peut même dire que le scénario qu'ils n'arrivent pas à rédiger, c'est l'accord du lac Meech.

Même dans un roman apparemment « simpliste » comme *Nulle part au Texas*, on peut trouver des références à la langue, à la religion et aux rapports interraciaux. Et on peut s'attendre à ce qu'à l'avenir mes livres adoptent une forme plus dépouillée pour traiter de sujets délicats. Mais je me réserve le droit de changer d'avis.

Y a-t-il des rapports entre votre œuvre et la situation sociale et politique actuelle au Québec ?

Oui, je crois que tous mes romans sont des critiques sociales, mais pas déguisées. Il me semble facile de reconnaître dans *Agénor...* une œuvre pacifiste. *La Tribu* est un roman indépendantiste. *Ville-Dieu* serait plutôt socialiste. *Aaa, Aâh, Ha...* est antinucléaire et xénophile. *Les Plaines à l'envers* tentent de démontrer que l'entente entre le Canada anglais et le Canada français est impossible. Même dans *Nulle part au Texas*, le moins politique de mes romans, on trouve un net message antiraciste.

Pourtant, je crois être la seule personne à être totalement consciente de ce contenu politique. Aucun critique, à ma connaissance, ne l'a clairement souligné — sauf peut-être Réginald Martel dans le cas de *Ville-Dieu*. Pour le reste, les spécialistes ont plutôt parlé de la forme ou du côté divertissant de mes romans. Mais n'allez pas croire qu'il s'agit de romans à thèse. Il n'y a pas de réponse claire aux questions que je soulève. Peut-être cela explique-t-il que ce message ne soit connu que de moi. Ce ne sont pas

non plus des romans à clé, bien qu'il y ait parfois des clés. Mais celles-ci sont soit transparentes, soit indispensables à la compréhension du message.

Pourquoi ces fréquents exils du Québec? Le retour est-il nécessaire?

Le mot « exil » est un peu fort. Depuis que j'ai pris ma retraite de la publicité, je pars tous les hivers, avec une voiture et une petite caravane. L'an dernier, j'ai fait le tour des États-Unis. Cette année, j'ai passé l'hiver sur une plage du Mexique, extraordinairement belle. Et cela me coûte moins cher que passer l'hiver à Montréal. Bien entendu, pendant ces absences, j'écris généralement de deux à quatre heures par jour. Le reste du temps, je flâne, je fais de l'activité physique, je réfléchis en buvant une bière ou deux ou trois. Au printemps, je reviens à Montréal avec le brouillon d'un ou deux romans de plus. Mais le Québec demeure et demeurera toujours mon port d'attache. C'est là que vivent les gens que j'aime. Je m'imagine plus facilement passer un hiver au Québec que manquer d'y revenir un été.

À quoi travaillez-vous en ce moment ?

Je reviendrai du Mexique avec le manuscrit (informatisé) de deux romans. L'un d'eux, intitulé pour l'instant *la Sœur de l'autre*, est un roman de voyageur, très vaguement dans la veine de *Nulle part au Texas*. En fait, un avantage de voyager comme je le fais, c'est que cela fait germer un tas d'idées. C'est sans doute plus inspirant que passer sa vie à enseigner dans un cégep. Le deuxième roman s'intitulera peut-être *Je vous ai vue, Marie*. C'est ce que j'appellerais un roman du terroir moderne. C'est l'histoire d'un tout petit village où une statue de la Sainte Vierge se met à montrer son postérieur. J'ai aussi commencé mon roman de l'an prochain. Pas de titre encore, mais c'est l'histoire d'un jeune fugueur qui part faire le tour du monde. Bien entendu, pour écrire ce livre, il faut que j'aie moi-même fait le tour de la planète, ce qui sera ma principale occupation de l'hiver prochain. ●